

Habiter touristiquement la ville

MATHIS STOCK

«**H**abiter touristiquement la ville». Cette formulation ouvre de nouvelles pistes d'investigation en mettant au cœur du questionnement les différentes manières de pratiquer la ville touristiquement. Si la ville est habitée par le «flâneur» (Baudelaire, Walter Benjamin) – figure de la ville du XIX^e siècle – ou le «passant considérable» (Isaac Joseph) – figure du XX^e siècle – elle l'est aujourd'hui (*sic*) par le touriste. Cette formule implique de considérer que les *résidents* – longtemps confondus avec l'habitant – ne sont pas les seuls à habiter la ville. Il s'agissait en fait d'un rétrécissement du point de vue qui transposait dans la philosophie et les sciences sociales la dominance de l'État et de l'appareil statistique, qui correspondait à une approche de l'espace centrée sur l'immobilité, la proximité et la congruence entre lieu de résidence et l'espace de l'action quotidienne, seul référent spatial de l'identité. «L'habiter poly-topique», par le changement de posture qu'il introduit, a changé la donne: la mobilité spatiale permet aux individus d'habiter une multiplicité de lieux, dans la vie quotidienne et au cours de la vie, des lieux familiers ou non-familiers, des lieux autres, étrangers, etc.. Ce simple fait suffit à rendre inadéquats les modèles classiques et rendre urgent le questionnement des manières d'habiter les lieux géographiques: ici, habiter touristiquement la ville.

Ce changement de perspective permet de pointer deux éléments essentiels. *Primo*, le touriste habite *aussi* la ville, certes d'une autre manière que le résident. Plus encore, tous les deux, touristes et résidents sont des habitants temporaires de la ville. Ceci signifie que «habiter» va au-delà des pratiques résidentielles et que la ville peut être décrite comme espace habité par un ensemble d'habitants. Ceci a toute son importance pour les villes contemporaines qui sont affectées, plus que par le passé, par la mobilité spatiale. Le va-et-vient temporaire de toutes sortes d'habitants, dont les touristes, est l'un des éléments essentiels de l'habiter contemporain: présence temporaire de non-résidents et absence temporaire des

résidents d'une ville donnée. Les observations consignées par les différents auteurs de cette partie sont d'ailleurs parlantes: on y trouve congressistes, commerçants, touristes, supporters d'équipes de football, restaurateurs et hôteliers, immigrants, organisateurs d'événements, administrateurs, acteurs politiques, planificateurs, banquiers, artisans, rabatteurs, guides, pompiers, piétons, entrepreneurs, vendeurs de T-shirts; et aussi les résidents. Tous «font avec» la ville d'une façon différente, l'habitent différemment avec des intentionnalités distinctes, en mobilisant des ressources et en rencontrant des difficultés comme le montre André Rauch à partir de ce qu'induisent les guides touristiques.

Secundo, habiter touristiquement la ville signifie que celle-ci est un *lieu autre* pour les touristes, c'est-à-dire un lieu ayant un certain degré d'altérité. Le touriste, un citadin, pratique ainsi un espace urbain – dont certains éléments peuvent lui paraître familiers – mais dont la qualité essentielle est d'être chargé d'altérité. Ceci est un élément indispensable dans l'analyse du mode touristique de l'habiter, comme le montre l'exemple de Stonetown à Zanzibar, lieu d'altérité extraordinaire pour les touristes européens. Cette altérité ne se mesure pas seulement à l'aune de la relation aux autres, mais fondamentalement à un temps et un espace autres, où l'étrangeté prend le pas sur la familiarité. La ville comme un ailleurs, non comme un ici, voici ce qui informe l'habiter touristique. C'est peut-être ce temps autre qui permet de répondre à l'interrogation de Maria Gravari-Barbas sur la touristicité de la ville festive 24 heures sur 24, et sept jours sur sept. L'analyse des différents discours sur l'organisation temporelle de la ville festive permet de pointer le décalage entre pratiques touristiques et production d'images. La ville comme étant habitée 24/24 est l'un des vecteurs de promotion en direction de l'imaginaire touristique.

Tertio, la ville devient un lieu de récréation pour habitants temporaires. La ville comme espace du «jouer» ou comme espace du «découvrir» est certes une qualification banale vue les pratiques observées, mais reste intéressante au regard des contributions scientifiques au tourisme: le tourisme a maintes fois été considéré comme «fuite de la ville», comme «découverte de la Nature» et «découverte de l'Autre». Or, les pratiques touristiques de la ville – en étant associées précisément aux lieux les plus pleins, les plus denses, et finalement, du point de vue de l'urbanité, assez semblable à celle des lieux où les touristes résident – nous permettent de reconsidérer cette affirmation. Comment comprendre ce déplacement touristique en ville, alors qu'il s'agit de citadins qui ont la «même» ville «chez eux»? Ne feraient-ils pas mieux de rester dans «leur» ville pour la récréation au lieu d'aller dans la ville des «autres»? Ce phénomène n'a pas encore été compris dans toute son ampleur par les théories de l'urbain ou de celles du tourisme.

Considérer le touriste comme habitant qui choisit des lieux relativement adéquats pour une pratique donnée pourrait être une piste à explorer. La récréation est dorénavant possible dans plusieurs lieux – dont la ville –, ce qui a des effets sur l'organisation même de la ville. La ville comme lieu de récréation pour touristes est mise en place par les politiques urbaines en tant que «ville festive» (M. Gravari-Barbas). Matthieu Giroud, à travers l'exemple de l'espace festif éphémère organisé pour la coupe de l'Europe de football de 2004 à Lisbonne, pointe un autre aspect: «l'événement» dans le langage du *marketing*, organisation éphémère d'une manifestation destinée au divertissement, à fort impact médiatique, est crucial pour comprendre comment les villes sont investies pour les pratiques de récréation. C'est ici aussi que l'on peut faire le lien entre les politiques urbaines, dont les visées sont touristiques – traitées dans la partie 2 – et la façon dont les touristes investissent la ville. L'analyse de Lille par Isabelle Collin, capitale européenne de la culture en 2004, soutient d'ailleurs cette hypothèse.

L'ensemble de ces phénomènes rend encore plus problématique l'expression «tourisme urbain», censée désigner cette association entre «ville» et «tourisme». En effet, l'expression française est plus ambiguë que les expressions allemandes (*Städtetourismus*) ou anglaise (*city tourism* même si *urban tourism* existe aussi) pour lesquelles on insiste sur le terme «ville» plutôt que «urbain» et ainsi permet d'éviter la confusion entre ville et autres types de lieux urbains, parmi ceux-ci étant les stations touristiques. D'une part, et c'est bien là l'une des avancées récentes dans le traitement géographique du tourisme, le tourisme peut être compris comme étant intrinsèquement urbain, car mis en œuvre par des citoyens: en tant que touristes, mais aussi entrepreneurs et législateurs, intermédiaires, organisateurs du marché, etc. D'autre part, parce que les lieux touristiques sont essentiellement des lieux urbains – que ce soit par des équipements et bâtiments dont les codes urbanistiques sont issus d'emprunts urbains, l'accessibilité qui relie des centres urbains par différents moyens de transport, les services offerts, en règle générale les premiers à bénéficier de la diffusion d'innovations, ou par la simple présence de citoyens, qui, par la pratique touristique, transforment un lieu non-urbain en lieu urbain (Équipe MIT, 2002, *Tourismes 1, lieux communs*, Belin). Il se pose ainsi des questions importantes qui sont autant d'écueils qui nous empêchent d'y voir clair. Qu'est-ce que la ville ou plutôt: comment définir la ville dans un contexte où l'urbain et le touristique se sont généralisés? Si la ville n'englobe plus l'ensemble des manifestations de l'urbain, comme il pouvait être le cas dans les villes préindustrielles, cela signifie-il que la ville se définit dorénavant par les espaces urbains d'une nouvelle espèce, associant nécessairement le tourisme pour que l'urbanité maximale soit assurée? La «ville festive 24/7» est-elle la quintessence de cette nouvelle urbanité constituée par les différents habitants temporaires?

Aujourd'hui, de plus en plus de villes sont pratiquées touristiquement : voici la nouveauté essentielle des trente dernières années, qui tranche avec l'imaginaire et certaines pratiques dites « anti-urbaines ». Car, tel est bien le paradoxe qui peut-être n'en est pas un : l'étalement urbain résultant des choix résidentiels donne de l'importance aux espaces suburbains et périurbains en même temps que les centres-villes sont investis par les touristes. Par exemple, les touristes étatsuniens – résidant pour la plupart du temps dans les *suburbs* –, ainsi que les habitants du sub- et du périurbain en Europe habitent touristiquement les villes européennes. Est-ce la « juste » contrepartie de cette autre « fuite de la ville » dont on nous rebat les oreilles ? Certes, habiter la ville *en touriste* – après avoir habité la Terre *dichterrisch* (« *en poète* ») comme disaient Hölderlin et Heidegger – n'est pas nouveau. Les métropoles Paris et Londres vers 1850, Chicago et New York vers 1890 ainsi que le patrimoine des villes du Moyen-Âge ou de la Renaissance, voire de l'Égypte, de la Rome et de la Grèce antiques – Bruges, Rothenburg, Venise, Florence, Alexandrie, Athènes – sont pratiqués par des touristes à la fin du XIX^e siècle. La contribution de Joanne Vajda sur la constitution du Paris touristique au XIX^e siècle – dont on trouve des échos dans l'article de Philippe Duhamel dans la partie 3 –, mais aussi les indications de Liliane Buccianti-Barakat sur Beyrouth, nous font comprendre ce point essentiel. Mais, il s'agissait là de pratiques de la bourgeoisie, relativement rares par rapport aux pratiques touristiques dominantes telles que les stations thermales en France, la villégiature d'été en Allemagne et dans les colonies anglaises, hollandaises et françaises, et les stations balnéaires en Grande-Bretagne. Habiter touristiquement la ville est aujourd'hui devenu banal et fait l'objet d'une offre marchande spécifique – les « *city breaks* » des Britanniques – et s'étend à une grande diversité de villes : villes à patrimoine, villes anciennement industrielles, métropoles européennes et mondiales, et d'anciennes stations touristiques devenues villes, petites villes, etc. Les indications de Maria Gravari-Barbas sur l'auto-proclamation des villes britanniques comme des « villes festives » nous en donnent un aperçu. Mais l'éventail des manières d'être à la ville reste à explorer.

En tout cas, ce mode touristique d'habiter la ville qui s'est banalisé contribue à changer la qualité de la ville qui se définit plus que par le passé par l'importance du récréatif. Mais, qu'est-ce qu'habiter touristiquement aujourd'hui alors même que les manifestations du récréatif deviennent extraordinairement diverses et complexes et que le tourisme devient un « genre commun » (cf. la conclusion de Michel Lussault) ? De ce point de vue, il est intéressant d'observer la grande variabilité – plus sans doute un continuum qu'une dichotomie – du rapport des pratiques de récréation avec différents degrés d'altérité. L'altérité immanente aux pratiques touristiques est-elle plus « facile » à gérer dans le cadre de la ville que

dans le cadre d'autres types de lieux touristiques? Cette question est traitée par Nathalie Bernadie-Tahir qui analyse les « effets d'altérité » sur les touristes, mais aussi sur la population locale. L'argument avancé est notamment celui d'un « choc culturel » d'autant plus fort que les touristes sont « sous l'œil des citoyens » de Stonetown. L'analyse ouvre sur la question des conséquences sur la cohabitation entre différents habitants temporaires de la ville. Comment touristes et résidents, touristes et commerçants ou hôteliers, touristes et « navetteurs », etc. auto-organisent-ils leur être-ensemble? De nouveau, dans la contribution de Nathalie Bernadie-Tahir on trouve une description des lieux partagés et les lieux pratiqués exclusivement par les résidents. La grille d'analyse utilisée – lieux citoyens, lieux touristiques, lieux anodins, lieux symboliques, lieux hybrides – est une tentative d'y voir plus clair. D'un point de vue différent, Matthieu Giroud traite la question de la cohabitation en termes de résistance des résidents par rapport à l'événement « Coupe de l'Europe » à Lisbonne. Et Juliette Bonnafé l'évoque également par la cohabitation des commerçants et des touristes dans le centre de Mexico. De son côté, Joanne Vajda analyse les conséquences de la pratique de Paris par une « élite voyageuse » sur la qualité de l'espace urbain et l'urbanité. Modes de vie et transformation du bâti sont enchaînés dans cette étude qui nous fait comprendre la profondeur historique du tourisme. Habiter touristiquement la ville est manifestement l'une des dynamiques essentielles pour la transformation considérable de la forme urbaine de Paris, notamment parce que la planification urbaine n'est pas seulement dirigée vers les résidents, mais prend en compte les touristes.

Au final, ces problèmes fondamentaux des différentes manières dont les touristes « font avec » la ville ont été abordés dans cet ouvrage par le biais de perspectives différentes. De ce point de vue, il s'agit plutôt d'une illustration de la problématique « habiter touristiquement la ville » que de contributions destinées à faire avancer le questionnement au plan théorique. On peut souhaiter que cette série d'articles inspirera d'autres chercheurs pour orienter leurs recherches vers cette problématique cruciale qui vise à comprendre les rapports à l'espace de plus en plus différenciés des habitants géographiquement pluriels et la façon dont on constitue l'espace urbain aujourd'hui et demain.